



# Entre mémoire et réécriture, un exemple d'alternative à l'histoire et de récit mouvant entre le XIV<sup>ème</sup> et le XVII<sup>ème</sup> siècle : le règne de Pierre I<sup>er</sup> de Castille (1350-1369).

Frédéric Alchalabi

## ► To cite this version:

Frédéric Alchalabi. Entre mémoire et réécriture, un exemple d'alternative à l'histoire et de récit mouvant entre le XIV<sup>ème</sup> et le XVII<sup>ème</sup> siècle : le règne de Pierre I<sup>er</sup> de Castille (1350- 1369).. Failles de la mémoire., Oct 2010, France. halshs-00608867

**HAL Id: halshs-00608867**

**<https://shs.hal.science/halshs-00608867>**

Submitted on 15 Jul 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Entre mémoire et réécriture, un exemple d'alternative à l'histoire et de récit mouvant entre le XIV<sup>ème</sup> et le XVII<sup>ème</sup> siècle : le règne de Pierre Ier de Castille (1 350- 1 369)

Les historiens- en particulier anglo- saxons- redécouvrent actuellement le concept d'uchronie ou d'histoire alternative, en usant parfois plus que de mesure, de la possibilité qui leur est offerte de réécrire l'histoire en supposant au préalable qu'un événement déterminant du passé n'a pas eu lieu ou qu'il s'est déroulé différemment<sup>1</sup>. Le règne de l'ambivalent Pierre Ier de Castille (1 350- 1 369)- tantôt qualifié de cruel, tantôt de justicier- se prête fort bien à la réécriture de l'histoire, quelle que soit la nature du texte (chronique, *romance*, théâtre) ou l'époque de sa composition. Mais, s'il ne relève pas exactement de l'uchronie, le règne de Pierre Ier se distingue par son achronie, c'est-à-dire sa faculté à traverser le temps et son intemporalité. Les années durant lesquelles Pierre Ier gouverne sont mémorables mais cette mémoire est, paradoxalement, en mutation constante. Ce fut un règne sanglant dominé par les conflits et un régicide : Pierre Ier périt poignardé par son demi-frère, Henri de Trastamare, le futur Henri II, à Montiel. Bien plus tard, à partir de l'époque de Philippe II, l'on s'attachera à réhabiliter le roi et les actions de son règne.

Les auteurs des textes de notre *corpus*<sup>2</sup> ne cherchent pas à occulter la violence des années où Pierre Ier est à la tête de la Castille et, les siècles passant, ils essaieront d'en donner une image non pas inversée mais plus nuancée que celle que le chroniqueur Pero López de Ayala offre. Chaque époque verra, d'ailleurs, dans ces sombres années une matière à réflexion. Le XIX<sup>ème</sup> siècle, français ou castillan, en aura sa version par le biais de Prosper Mérimée ou José Zorrilla<sup>3</sup>. Les années 1 350- 1 369 sont exemplaires mais la vision manichéenne d'Ayala s'étiole progressivement pour laisser la place à des interprétations plus nuancées. Les écrivains du XVII<sup>ème</sup> siècle- avec parmi eux Pedro Calderón de la Barca- auront donc tendance à non pas oublier ce qu'Ayala écrivait au sujet du roi et de son assassin mais à le

<sup>1</sup> Dans son édition du 3 juin 2 010, le quotidien Libération s'en était fait l'écho dans un article intitulé « Si Pétain était mort en 1 940... », consultable en ligne : <http://www.liberation.fr/culture/0109639129-si-petaint-etait-mort-en-1940>. Consulté le 4 juin 2 010.

<sup>2</sup> López de ayala, Pero : *Crónica del Rey Don Pedro y del Rey Don Enrique, su hermano, hijos del rey don Alfonso Onceno*, Buenos Aires : Incipit, 1 994- 1 997, 2 tomes, édition de Germán Orduna. Dorénavant, nous nommerons la chronique *CRP*.

*El romancero viejo*, éd. Mercedes Díaz Roig, Madrid : Cátedra, 1 999.

Calderón de la barca, Pedro : *El médico de su honra*, éd. D.W. Cruickshank, Madrid : Clásicos Castalia, 1 989.

<sup>3</sup> Mérimée, Prosper : *Histoire de don Pèdre Ier roi de Castille*, Paris : Didier, 1 961.

Zorrilla y moral, José : *El zapatero y el rey*, édition en ligne de la biblioteca virtual Miguel de Cervantes, <http://www.cervantesvirtual.com/servlet/SirveObras/12371952009017172976624/index.htm>. Consulté le 4 juin 2 010.

transformer pour en construire des personnages avant tout littéraires et transposables sur une scène, au statut modifié- passant du réel au littéraire- et à la complexité inédite.

Nous examinerons donc l'évolution de l'image de Pierre Ier et de son règne depuis la chronique écrite par Ayala jusqu'à la version de *El médico de su honra* de Pedro Calderón de la Barca sans oublier le *romancero*. Dans cette perspective, nous avons choisi d'extraire deux types de discours de la chronique d'Ayala- celui sur les femmes et celui relatif aux relations entretenues avec les Trastamare, la famille qui s'empare du pouvoir à la mort de Pierre Ier- qui participaient du dénigrement de la politique menée par le roi, dans l'œuvre de l'historien du XIV<sup>e</sup> siècle. Ces discours, parce qu'ils se retrouvent dans le *romancero* et dans *El médico*..., nous permettent de bien mesurer cette évolution.

\*

\* \*

Dans la chronique de Pierre Ier- la formule est sèche-, la femme est un outil, un argument supplémentaire de la dénonciation des agissements du roi. L'intention du chancelier Ayala n'est donc pas tant de s'apitoyer sur le funeste sort des dames qui ont été les victimes du roi que de souligner la cruauté de celui-ci. Dès lors, le chroniqueur n'aura de cesse de dénoncer la politique d'un souverain indigne et inapte à gouverner.

Nous ferons remarquer d'emblée que l'apparition d'une femme dans la chronique coïncide souvent avec l'idée d'effroi. Il y a ainsi la terreur d'Eléonore de Guzmán- la deuxième épouse d'Alphonse XI, la mère du futur Henri II-, en danger depuis le décès de son époux et condamnée par la rancœur et la haine que lui vouent Pierre Ier et sa mère, Marie de Portugal. Les larmes versées par une mère prochainement exécutée qui ne verra plus son fils- ici Frédéric, le frère jumeau d'Henri de Trastamare-, rendent émouvante la séparation définitive :

« Quando el rrey don Pedro llego en Llerena, segund que auemos contado, venia y la rreyna doña Maria madre del rrey don Pedro e traya a doña Leonor de Guzman presa, e posaua sienpre en el palacio de la rreyna, pero muy guardada. E quando, llego en Llerena la dicha doña Leonor, el maestre don Fadrique su fijo pidio merced al rrey que le diesse liçençia que la pudiesse veer. E el rrey touo lo por bien e fue el maestre veerla. E doña Leonor tomo al maestre su fijo e abraçolo e besolo, e estudo una ora grande llorando con el e con ella, e ninguna palabra non dixo el vno al otro. E los que estauan y por guardas de doña Leonor de Guzman dixeron al maestre que se fuese para el rrey e assi lo fizo. E nunca mas vio el maestre a doña Leonor su madre despues de aquel dia nin ella a el<sup>4</sup>. »

---

<sup>4</sup> CRP (2.), Volume I, 1 351, chapitre III, p. 34.

Il y a également la peur de la pauvre Blanche de Bourbon, épouse délaissée en dépit de son extrême beauté et terrorisée :

« E anssi fue que, desque partio Iohan Ferrandez de Henestrosa de Toledo, que son ally e la venian veer de cada día, e dixoles commo se temia de la muerte e auia sabido que el rrey queria venir a Toledo por la fazer prender o matar, e que les pidia e rrogaua que le pusiessen algund cobro. E todo este fecho de la rreyna doña Blanca era por quanto avn ella era muy moça, ca non auia mas de diez e ocho años<sup>5</sup>. »

Le *romancero* fait de la même Blanche une épouse infidèle à force d'être livrée à elle-même. Le *romance Entre las gentes se suena...* ne peut la blâmer :

« Entre las gentes se suena, - y no por cosa sabida,/ que de ese buen Maestre – don Fadrique de Castilla,/ la reina estaba preñada ; - otros dicen que parida ;/ no se sabe por de cierto, - mas el vulgo lo decía : / ellos piensan que es secreto – ya esto no se escondía<sup>6</sup>. »

Bien au contraire, son destin tragique, comme dans la chronique écrite par Ayala, fait transparaître la cruauté du souverain. Blanche déclare à son bourreau dans *Muerte de la reina Blanca* :

« ¡ Oh Francia, mi noble tierra ! - ¡ Oh mi sangre de Borbón !/ Hoy cumpla diecisiete años, - en los dieciocho voy./ El rey no me ha conocido, - con las vírgenes me voy./ Castilla, ¿ dí qué te hice ? – no te hice traición,/ las coronas que me diste – de sangre y suspiros son,/ mas otra tendré en el cielo, - será de más valor./ Y dichas estas palabras- el macero la hirió,/ los sesos de su cabeza – por la sala les sembró<sup>7</sup>. »

L'on remarquera, au passage, que les deux *romances* se contredisent puisque dans l'un, Blanche a un enfant de Frédéric alors que dans l'autre elle se dit toujours vierge.

Ayala revient aussi sur l'effroi de Marie de Portugal, qui ne peut supporter la vision de la tuerie ordonnée par son fils et qui finit par en mourir :

« E saliendo la rreyna doña Maria del castillo e con ella la condesa doña Iohana muger del conde don Enrique, llevo vn escudero, que aguardaua a don Diego Garçia de Padilla maestre de Calatraua, que dizian Iohan Sanchez de Oteo, e dio con vna maça en la cabeça a don Pero Esteuañez Carpentero, en guisa que lo derribo en tierra cerca de la rreyna, e matolo luego. E otro escudero que dizian Alfonso Ferrandez de Castrillo llevo a Ruy Gonçalez de Castañeda e diole con vn cuchillo por la garganta e derribolo e matolo. E la rreyna doña Maria madre del rrey, quando vio matar asi estos caualleros, cayo en tierra sin ningund sentido commo muerta e con ella la condesa doña Iohana, muger del conde don Enrique. E desque la rreyna cayo, estudo en tierra grand pieça e despues leuantarónla e vio los caualleros muertos enderredor de sy e desnudos, e començo a dar grandes bozes maldiziendo al rrey su fijo que la desonrrara e la lastimara para sienpre, e que mas queria morir que biuir. Pero el rrey fizola leuantar e leuar a su palacio do la rreyna solia estar, e dende a pocos dias pidio la rreyna doña Maria al rrey su fijo que la enbiasse a Portogal al rrey don Alfonso su padre. E anssy lo fizo el rrey e ella fino segund adelante oyredes<sup>8</sup>. »

<sup>5</sup> *Ibid.*, Volume I, 1 354, chapitre XXI, p. 155. Il y a un jeu évident entre le prénom de la jeune femme et l'innocence traditionnelle de la couleur blanche.

<sup>6</sup> *El romancero...*, *op. cit.*, page 127.

<sup>7</sup> *Ibid.*, page 135.

<sup>8</sup> *CRP*, Volume I, 1 356, chapitre II, pp. 232-233.

Dans la chronique de Pero López de Ayala, la femme permet également de souligner les mensonges de Pierre Ier. En effet, celui-ci à peine marié à Blanche de Bourbon, s'en va rejoindre sa maîtresse, Marie de Padilla, malgré les promesses de fidélité non tenues envers sa jeune épouse, mettant la couronne sous la menace d'une guerre avec le royaume de France :

« E el rrey les rrespondio que se marauillaua mucho en ellas creer que el se partiria assi de Valladolid nin dexaria su muger e que non lo creyessen. E las rreynas le dixeran que por çierto les era dicho que el se queria yr luego do estaua doña Maria de Padilla. E el rrey las aseguro dello, que lo non faria nin lo tenia en voluntad de lo fazer e que lo non creyessen. E las rreynas con tanto se partieron del, commo quier que lo sabian de çierto que el rrey se partia luego, pero non pudieron al fazer<sup>9</sup>. »

L'étonnement du roi est feint et il ne trompe personne. Ayala n'en souligne que mieux son hypocrisie.

Le sang d'une femme directement versé par Pierre Ier sert de prétexte à la condamnation de la conduite du roi par l'auteur. Ainsi, si l'exécution d'Eléonore provoque la réprobation de Pero López de Ayala<sup>10</sup>, c'est surtout celle de son épouse, Blanche, seulement âgée de vingt-cinq ans, qui occasionne le commentaire le plus acerbe de l'auteur :

« E despues que fue en poder del vallestero mandola matar. E peso mucho dello a todos los del rregno depues que lo supieron, e vino por ende mucho mal a Castilla. E era esta rreyna doña Blanca del linaje del rrey de Françia de la flor de lis de los de Borbon, que han por armas vn escudo con flores de lis commo el rrey de Françia, e vna vanda colorada por el escudo. E era en hedat de veynte e çinco años quando morio, e era blanca e rruuia e de buen donayre e de buen seso, e dizia cada dia sus oras muy deuotamente e paso grand penitencia en las prisiones do estudo con muy grande paciencia lo sufrio<sup>11</sup>. »

Au-delà de la critique ouverte du chroniqueur à l'égard de la politique menée par le souverain Blanche de Bourbon possède un indéniable côté christique et ses derniers instants se rapprochent de ceux de la Passion du Christ.

Pedro Calderón de la Barca se sert aussi des personnages féminins pour mettre en lumière des aspects de la personnalité de Pierre Ier mais il en tire un portrait plus nuancé. Dans la pièce, don Gutierre soupçonne son épouse, doña Mencía, de lui être infidèle : selon lui, elle

<sup>9</sup> *Ibid.*, Volume I, 1 353, chapitre XII, pp. 98-99.

<sup>10</sup> « Otrosi el rrey don Pedro desque vio que se non podia fazer la paz entre el e el rrey de Aragon, con saña del infante don Ferrando marques de Tortosa su primo, que estaua en Aragon segund dicho auemos, mando matar a la rreyna doña Leonor de Aragon su tia, madre del dicho infante don Ferrando, e fue fecho assi luego ; ca luego fue muerta la dicha rreyna doña Leonor en el castillo de Castro Xeriz do estaua presa despues que la leuaron de Roa quando morio el infante don Iohan su fijo en Vizcaya, segunt auemos ya contado, de lo qual ouo muy grand sentimiento en todos aquellos que amauan seruicio del rrey ; ca era la rreyna doña Leonor de Aragon muy noble señora e era su tia del rrey, fija del rrey don Ferrando, hermana del rrey don Alfonso su padre. », *Ibid.*, 1 359, chapitre IX, p 306.

<sup>11</sup> *Ibid.*, 1 361, chapitre III, p 39.

entretiendrait une relation amoureuse coupable avec Henri de Trastamare. Ce sont ces mêmes soupçons- mais, cette fois-ci, avec un autre homme- qui, autrefois, mirent un terme à l'amour que le même Gutierre portait à doña Leonor : Gutierre n'avait-il pas vu quelqu'un pénétrer chez Leonor et, aveuglé par la jalousie, n'en avait-il pas conclu- certes hâtivement- qu'elle avait un amant ? C'est donc dans ce contexte que Pierre Ier entrera en scène pour faire définitivement la lumière sur ces affaires et les régler équitablement.

Le contenu des premiers mots que doña Leonor adresse au roi tranche franchement avec ce que l'on lit dans la chronique d'Ayala ou dans le *romancero*. Pierre Ier n'est que justice et bonté :

« Pedro, a quien llama el mundo Justiciero,/ planeta soberano de Castilla,/ a cuya luz se alumbra este hemisfero ;/ Júpiter español, cuya cuchilla/ rayos esgrime de templado acero,/ cuando blandida al aire alumbra y brilla ;/ sangriento giro, que entre nubes de oro,/ corta los cuellos de uno y otro moro<sup>12</sup>. »

La fin est à l'avenant :

« Pedí justicia, pero soy muy pobre ;/ quejéme dél, pero es muy poderoso ;/ y ya que es imposible que yo cobre,/ pues se casó, mi honor, Pedro famoso,/ si sobre tu piedad divina, sobre/ tu justicia, me admities generoso,/ que me sustente en un convento pido:/ Gutierrez Alfonso de Solís ha sido<sup>13</sup>. »

Le roi Pierre a la louable intention de découvrir la vérité de la bouche même des protagonistes. Il fait cependant preuve d'une incroyable maladresse en écoutant d'abord Leonor puis en lui demandant de se cacher et d'écouter la version de Gutierre. La vérité n'éclatera guère et la jalousie de Gutierre n'en sera que confortée lorsque Leonor assurera que don Arias était entré dans sa demeure en n'ayant pas le temps de dire qu'il s'agissait pour lui de retrouver celle qui était dans son cœur et qui était entrée chez Leonor. Gutierre et Arias s'empoignent alors ce qui déclenche l'ire du roi :

« ¿ Qué es esto ?/ ¿ Cómo las manos tenéis/ en las espadas delante de mí ? ¿ No tembláis de ver/ mi semblante ? Donde estoy,/ ¿ hay soberbia ni altivez ?/ Presos los llevad al punto ;/ en dos torres los tened ;/ y agradeced que no os pongo/ las cabezas a los pies<sup>14</sup>. »

En définitive, la tentative de connaissance de la vérité non seulement échoue mais, d'une part, met en cause l'autorité du roi- devant celui-ci, Gutierre et Arias dégainent leurs épées et n'en éprouvent aucune gêne- et, d'autre part, elle est un facteur déclencheur du drame : Henri de Trastamare, voyant Gutierre emprisonné, jettera son dévolu sur doña Mencía la condamnant à mort malgré la fidélité à toute épreuve qu'elle porte à son mari. Pis encore, Pierre Ier

<sup>12</sup> *El médico...*, op. cit., vers 609- 616, page 104. Don Gutierre relaie cet éloge, toujours aussi improbable : « Pues a ti, español Apolo,/ a ti, castellano Atlante,/ en cuyos hombros, constante, se ve durar y vivir/ todo un orbe de zafir,/ todo un globo de diamante », vers 2 053- 2 058, page 173.

<sup>13</sup> *Ibid.*, vers 665- 672, page 106.

<sup>14</sup> *Ibid.*, vers 984- 992, pages 119- 120.

persévère dans son erreur puisque, afin de connaître la vérité sur l'infidélité supposée de Mencía, il propose à Gutierre d'écouter les explications d'Henri à ce sujet... caché dans un coin de la pièce :

« El infante viene allí,/ y si aquí os ve, no es posible/ que deje de conocer/ las quejas que dél me disteis./ Mas acuérdomos que un día/ me dieron con voces tristes/ quejas de vos, y yo entonces/ detrás de aquellos tapices/ escondí a quien se quejaba ;/ y en el mismo caso pide/ el daño el propio remedio,/ pues al revés lo repite./ Y así quiero hacer con vos/ lo mismo que entonces hice ;/ pero con un orden más,/ y es que nada aquí os obligue/ a descubriros. Callad/ a cuanto viereis<sup>15</sup>. »

Pourtant, cette fois-ci, Pierre Ier comprend- mais un peu tard- son erreur : « ¡ Válgame Dios, qué mal hice/ en esconder a Gutierre !/ Callad, callad<sup>16</sup> ».

\*

\* \*

Selon Ayala, Pierre Ier était dénué de toute capacité à régner. En revanche, son demi-frère Henri de Trastamare, constitue l'exemple parfait du roi idéal, en d'autres termes, le contre-portrait du roi dit *cruel*. C'est ainsi que le chancelier Ayala rend légitime l'arrivée au pouvoir de la famille Trastamare. Par conséquent, si Pierre Ier devient rapidement, aux yeux du lecteur, le roi honni, Henri II obtient le statut du roi attendu et espéré. Du point de vue de l'écriture, l'apparition d'Henri II- véritable messie du règne- intervient à point nommé : celui-ci devient la preuve ultime de la déchéance morale de Pierre Ier.

Il faut remarquer à quel point- à l'inverse de Pierre Ier accusé d'abandonner la lutte contre les infidèles et de favoriser la communauté juive de la couronne de Castille- le représentant de la famille Trastamare se sent guidé par sa profonde foi chrétienne, ce qui lui vaut la reconnaissance du Pape et la protection de Dieu<sup>17</sup>. Le contraste est, de ce fait, saisissant. Dans ce registre, Henri II semble être beaucoup plus respectueux de ses devoirs de chrétien que ne l'est Pierre Ier. Pero López de Ayala cherche donc à assurer son lecteur qu'Henri de Trastamare est plus à même de gouverner que son demi-frère puisque Dieu l'a choisi : malgré

<sup>15</sup> *Ibid.*, vers 2 159- 2 176, page 177.

<sup>16</sup> *Ibid.*, vers 2 227- 2 229. Page 181.

<sup>17</sup> Pero López de Ayala révèle qu'Henri II- alors comte Henri- est protégé par Dieu, qui ne désirait pas sa mort: « E esto era como dezimos, lo vno voluntad de Dios, que el conde non fuese tomado segund lo que despues paresçio que quiso Dios hordenar del, otrossi el rrey estaua enojado ya de estar en Castilla e auia voluntad de tornar para Seuilla. E partio el rrey de alli e fuesse para Santo Domingo de la Calçada e el conde finco en Najara » (*CRP*, 1 360, chapitre X, p 15). En plus, de cette protection divine, le Pape semble apprécier le descendant Trastamare : « E el papa Vrbano quinto, que estonce era en Aviñon, queria bien al rrey don Enrrique, e por su conseio se trato que el dicho duc de Angeos lo ayudasse e confortasse. » (*Ibid.*, Volume II, 1 367, chapitre XVIII, p. 185).

tous ses efforts, Pierre Ier n'arrive pas à le faire assassiner, ce qui corrobore l'idée d'une protection bienveillante du Tout-Puissant et qui favorise l'ascension fulgurante du Trastamare au pouvoir.

Pero López de Ayala s'attache également à décrire Henri II comme généreux. Nous lisons, à propos de son couronnement en 1366, trois ans avant la mort de Pierre Ier, que le nouveau roi exauce tous les vœux qu'on vient lui demander :

« E el rrey don Enrrique rresçibiolos muy bien a todos los que a el vinieron e otorgoles todas las libertades e merçedes que le demandauan, en manera que ningund omne del rregno que a el vinia non le era negado cosa que pidiesse<sup>18</sup>. »

A la lecture de ces lignes, le descendant Trastamare se caractérise donc, non pas par son avarice et son arrogance, mais bien par sa magnificence : en ces temps troublés, il valait mieux, pour lui, réunir le plus grand nombre et, ainsi, pouvoir lutter plus aisément contre Pierre Ier. Parce qu'il se montre plus enclin que son prédécesseur à assurer la paix et la prospérité du royaume, Henri II est bien le seul souverain compétent et légitime. Le *romancero* relaie d'ailleurs fort bien la propagande d'Ayala tant les *romances* s'acharnent à illustrer la cruauté de Pierre Ier : Marie de Padilla fait assassiner Frédéric de Trastamare, ce qui est l'un des facteurs qui entraîneront la chute du souverain<sup>19</sup>.

Pour autant, Calderón ne fait pas que tarir d'éloges sur les Trastamare et leurs partisans. Dès le début de la pièce, le spectateur entrevoit les dissensions de la cour du roi et les doutes quant aux aptitudes de Pierre Ier à régner. Henri de Trastamare vient de faire une chute de cheval et est abandonné par le souverain pressé de rejoindre Séville ; Arias s'écrie alors : « Esta ocasión/ de su fiera condición/ ha sido bastante prueba./ ¿ Quién a un hermano dejara,/ tropezando desta suerte/ en los brazos de la muerte ? ; Vive Dios<sup>20</sup> ! ».

Calderón dépeint un Henri de Trastamare assez éloigné de la version d'Ayala. Le demi-frère de Pierre Ier est mû avant tout par un désir de possession de Mencía ; il se distingue également par sa morgue lorsqu'il s'étonne de devoir se cacher- lui, le fils de roi- quand Gutierre arrive et risque de le trouver avec son épouse : « (Enrique) ¿ Pues qué he de hacer ?

<sup>18</sup> CRP, 1366, chapitre VII, p 129.

<sup>19</sup> « Aún no lo hubo bien dicho, - la cabeza le han cortado ;/ a doña María de Padilla- en un plato la ha enviado./ Así hablaba con ella,- como si estuviera sano,/ las palabras que le dice - de esta suerte está hablando:/ - Aquí pagaréis, traidor,- lo de antaño y lo de hogaño,/ el mal consejo que diste - al rey don Pedro, tu hermano./ Asíóla por los cabellos,- echádosela a un alano ;/ el alano es del Maestre,- púsola sobre un estrado,/ a los aullidos que daba- atronó todo el palacio », *Romance de don Fadrique*, vers 42- 48, page 130. « Morirás, el rey don Pedro,/ que mataste sin justicia- los mejores de tu reino:/ mataste tu propio hermano,- el Maestre, sin consejo,/ y desterraste a tu madre,- a Dios darás cuenta de ello », *Romance del rey don Pedro el Cruel*, vers 18- 20, page 132.

<sup>20</sup> *El médico...*, op. cit., 26- 32, pages 76- 77.



(Doña Mencía) Retiraros. (Enrique) ¿ Yo me tengo de esconder<sup>21</sup> ? ». Le portrait d'Henri de Trastamare est donc passablement écorné par rapport à celui fait par Ayala ; c'est un personnage qui se considère pris en faute, trahi par le roi, qui entaille la main de ce dernier à l'aide d'une dague- la même dague qui avait permis à Gutierre de démasquer celui qu'il considérait, à tort, comme étant l'amant de son épouse- dans une allusion claire à la tragédie de Montiel, en 1369, et qui entraîne son départ de la cour<sup>22</sup>. Quoiqu'il en soit, la version manichéenne d'Ayala est bel et bien oubliée.

\*

\* \*

Pour Pero López de Ayala, le règne de Pierre Ier était gênant et il fallait que l'historien use de tout son talent d'écrivain pour justifier l'accession au trône de la dynastie Trastamare. Ayala ne souhaitait certainement pas que le règne du roi dit *cruel* soit oublié : il s'agissait, pour les générations futures, d'un saisissant contre- exemple, d'un répertoire de décisions prises à l'encontre des intérêts de la Couronne. La chronique du roi et le *romancero* en font donc un portrait accablant. Mais Pedro Calderón de la Barca, pour sa part, décide de sonder l'insondable, de s'interroger sur la personnalité de Pierre Ier et de mettre en lumière les mécanismes- inventés, certes- de réflexion qui permettraient de mettre des mots sur ce qu'Ayala dénonçait sans essayer de comprendre : une faillite personnelle. Plus qu'une histoire alternative, sa version de *El médico de su honra* constitue une bien belle alternative à l'histoire<sup>23</sup>.

Frédéric Alchalabi

CLEA (SEMH Sorbonne, EA 4083)

AILP (CNRS, GDRE 671)

Université de Nantes

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, vers 1 151- 1 153, page 129. La suite est tout aussi remarquable : « No he sabido,/ hasta la ocasión presente,/ qué es temor. ¡ O qué valiente/ debe de ser un marido ! », *Ibid.*, vers 1 163- 1 166, page 130.

<sup>22</sup> *Ibid.*, vers 2 266- 2 282, pages 182- 183.

<sup>23</sup> Ce n'est qu'après avoir achevé et présenté ce travail que j'ai appris qu'une étude dont l'inspiration coïncide avec mes propres réflexions a été présentée au XVIIème Congrès de la Asociación Internacional de Hispanistas tenu, l'été dernier, à Rome ; il s'agit de la communication d'Ana Valenciano sous le titre : « De la crónica al romancero : el proceso de transformación de un personaje histórico ». Dans l'ignorance où je suis de la teneur de cette étude qui est encore inédite, je me limite, à mon grand regret, à en mentionner ici l'intitulé.

